

gies et que le soleil du lustre remplacent bien mal le grand jour et le vrai, le chaud soleil de la nature, dont ces productions végétales ont besoin pour paraître avec tous leurs avantages; il me semble voir là des prisonniers transportés d'un climat lointain, arrachés à leur patrie, à leurs affections, et que l'on force d'assister enchaînés aux joies de notre civilisation, qui ne saurait remplacer pour eux les jeux de leur sauvage patrie. Elles ne sont pas moins belles, si vous le voulez, qu'au milieu d'un beau parterre, sous un beau ciel; mais elles ont là, ces simples enfants de la nature, quelque chose de contraint, de gêné, de souffreteux, qui leur va mal et nuit au charme de leur aspect.

Que j'aime bien mieux ces mille et mille jardins suspendus aux bords de nos balcons et des fenêtres de nos quatrième, cinquième et sixième étages, sur les terrasses, sur la corniche des toits, sur les toits même, dans tout ce monde éthéré qu'habite une population laborieuse, qui cherche dans la culture de quelques fleurs une distraction à ses travaux sédentaires, et qui trouve dans la vue d'un soleil vivifiant une compensation aux cent cinquante marches qu'elle est obligée de gravir pour arriver à son domicile. Là, souvent chaque saillie, chaque espace horizontal est transformé en petit parterre artificiel, où les feuilles, les fleurs et les fruits, et les différents végétaux se succèdent suivant les saisons.

Le plus souvent ce sont des fleurs bien communes: des giroflées jaunes, des rosiers du Bengale, des lauriers roses, ou bien des capucines qui grimpent le long d'un imperceptible treillis tendu devant une fenêtre et qui forment comme un réseau de verdure presque impénétrable au soleil; tous les matins vous pouvez voir une petite main blanche écarter le feuillage avec une délicate précaution et arroser les pieds de ces plantes chéries. A travers ce rideau de feuillage qui cache les murailles noircies, les toits enfumés, et ne laisse entrevoir qu'un coin bleu du ciel, il semble que l'air arrive plus pur, que les rayons du soleil sont plus doux et plus caressants, et les pauvres créatures emprisonnées dans leurs ateliers, au cinquième ou au sixième étage, peuvent se faire jusqu'à un certain point illusion et se croire transportés au milieu des champs, sous la galerie de quelque rustique habitation devant laquelle sont suspendus des pampres verts. Souvent, pour compléter l'illusion, sous ces petits bosquets aériens, un pauvre oiseau captif, dont la verdure cache aux regards la prison, trompé sans doute lui-même par le feuillage qui l'entoure, gazouille et chante à plein gozier comme s'il jouissait de la liberté des champs. Quelquefois aussi un jeune chat vient y prendre ses ébats: il se plaît à se faufiler, gracieux et souple, à travers les tiges de ces plantes fragiles, à y jouer avec un rayon de soleil ou à flairer, les yeux demi-